

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°60 – décembre 2015 - janvier 2016

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

« Il y a une maladie de l'infini, qui appartient au dix-septième siècle ;
elle a dévoré Pascal, et plus tard Novalis. »

Philarète Chasles

NOVALIS - SAXE-ANHALT.



THOMAS CARLYLE & NOVALIS

Ce qui a déjà été cité peut donner quelque idée de Novalis, comme Philosophe et comme Critique : il est un autre aspect sous lequel il serait encore plus curieux de le voir et de le montrer, mais encore plus difficile, – nous voulons dire celui de sa Religion. Novalis nulle part ne rappelle spécialement son credo, dans ses Écrits : il exprime, ou implique, maintes fois, une croyance zélée, profonde en le système chrétien ; mais avec des accessoires et des convictions coexistantes qui pourraient nous sembler plutôt surprenants. Nous citerons encore quelques derniers Aphorismes de lui, relatifs à ce sujet, comme pouvant être préférables à tout commentaire de notre part. Tout l'Essai placé à la fin du premier tome, intitulé *Die Christenheit oder Europa* (le Christianisme ou l'Europe), est aussi fort digne d'étude, à ce point de vue comme à bien d'autres.

La Religion contient une infinie tristesse. Si nous devons aimer Dieu, ce doit être dans la détresse (*hilfsbedürftig*, besoin de secours). Jusqu'à quel point le Christianisme répond-t-il à cette condition ? –

Spinoza est un homme ivre de Dieu (*Gott-trunkener Mensch*). –

Le Diable n'est-il lui-même, comme Père des Mensonges, qu'une illusion nécessaire ? –

La Religion Catholique est jusqu'à un certain point le Christianisme appliqué. La Philosophie de Fichte, elle aussi, est peut-être le Christianisme appliqué. –

Les Miracles peuvent-ils créer la Conviction ? Ou bien la Conviction véritable, cette fonction supérieure de notre âme et de notre personnalité, n'est-elle pas l'unique Miracle où Dieu se révèle ?

La Religion Chrétienne est spécialement remarquable, d'ailleurs, en ce qu'elle s'adresse si décidément, dans l'Homme, à la pure bonne volonté, à son Caractère essentiel, et évalue celui-ci en dehors de toute Culture et de toute Manifestation. Elle est en opposition avec la Science et l'Art, et *proprement avec la jouissance*¹.

Son origine est dans le commun du peuple. Elle inspire la grande majorité des bornés [*sic*] sur cette Terre.

Elle est la Lumière qui commence à briller dans les Ténèbres.

Elle est la racine de toute Démocratie, le plus grand Fait au point de vue des Droits de l'Homme (*die höchste Thatsache der Popularität*).

Son extérieur peu poétique, sa ressemblance avec un moderne tableau de famille *semble seulement lui avoir été prêtée*².

Les Martyrs sont des héros spirituels. Christ fut le plus grand martyr de notre espèce ; avec lui le martyr est devenu infiniment significatif et sacré. –

¹ En italiques aussi dans le texte.

² En italiques aussi dans le texte.

La Bible commence noblement, avec le Paradis, le symbole de la jeunesse ; et elle conclut par l'Éternel Royaume, la Cité Sainte. Ses deux principales divisions, aussi, sont de naturelles divisions de la grande histoire (*ächt grosshistorisch*). Car dans chaque compartiment (*Glied*) de la grande histoire, la grande histoire doit se trouver, pour ainsi dire, symboliquement recréée (*verjüngt*, rajeunie). Le commencement du Nouveau Testament est la seconde grande Chute (l'Expiation de la Chute)³, et le commencement de la nouvelle Période. L'histoire de chaque homme individuel devrait être une Bible. Christ est le nouvel Adam. Une Bible est le plus haut problème de la Littérature. –

Il n'y a point jusqu'ici de Religion. Vous devez d'abord créer un Séminaire (*Bildungs-schule*) de la Religion véritable. Pensez-vous qu'il y ait une Religion ? La Religion doit être créée et produite (*gemacht und hervorgebracht*) par l'union d'un certain nombre de personnes.

Jusqu'ici nos lecteurs n'ont pris aucune idée de Novalis comme Poète proprement dit, les *Disciples à Sais* étant d'une nature scientifique bien plus que poétique. Comme nous l'avons donné plus haut à entendre, nous ne considérons point ses dons, dans ce dernier domaine, comme de premier ordre, ni même comme d'un ordre supérieur ; à moins, à vrai dire, qu'il ne soit exact, comme il le soutient lui-même, que « la distinction du Poète et du Philosophe n'est qu'apparente, et est préjudiciable à l'un et à l'autre ». Dans ses compositions expressément poétiques, il y a une indubitable prolixité, un degré de langueur, point de faiblesse, mais de l'indolence ; le sens est trop dilué ; et dilué, pourrions-nous dire, non pas en une musique riche, animée, variée, comme nous le trouvons dans Tieck, par exemple ; mais plutôt en une monotonie grave, non sans mélodie, dont le murmure profond ne s'interrompt qu'à de rares intervalles, bien que ce soit parfois par des notes de la suavité la plus pure, d'une suavité presque spirituelle. Nous faisons allusion ici surtout à ses morceaux non versifiés, à ses fictions en prose : d'ailleurs, les morceaux versifiés sont en petit nombre : pour la plupart sur des sujets religieux ; et en dépit d'une sincérité décidée et de sentiment et d'expression, ils semblent ne pas annoncer une grande habileté ou une grande habitude, dans cette forme de composition. On peut le regarder comme plus heureux dans le style de prose ; il vise en général à la simplicité, et à une certaine expressivité familière ; çà et là, dans ses passages plus travaillés, spécialement dans ses *Hymnes à la Nuit*, il nous a fait penser à Herder.

Ces *Hymnes à la Nuit*, on se le rappelle, furent écrits peu après la mort de sa maîtresse [*sic*] : dans cette période de douleur profonde, ou plutôt d'extatique délivrance de la douleur. Novalis lui-même les regardait comme sa production la plus achevée. Ils

³ On connaît la fête ou jour de l'expiation dans la religion juive.

sont d'un caractère étrange, voilé, presque énigmatique ; cependant, examinés plus à fond, ils n'apparaissent nullement sans réelle valeur poétique ; il y a une grandeur, une immensité de l'idée ; une solennité taciturne règne en eux, une solitude pour ainsi dire comme de mondes éteints. Çà et là aussi quelque rayon de lumière nous visite dans la profondeur indistincte ; et nous jetons un coup d'œil, clair et émerveillé, dans les secrets de cette âme mystérieuse. Un commentaire complet des *Hymnes à la Nuit* serait une exposition de tout le credo théologique et moral de Novalis ; car il se trouve enregistré là, bien que symboliquement, et dans un langage lyrique, non didactique. Nous avons traduit le Troisième, comme le plus court et le plus simple ; en imitant son style flou, demi-rythmique, surtout en déchiffrant son vague, profond sens, aussi exactement que nous avons pu⁴. Par le mot « Nuit », verra-t-on, Novalis entend beaucoup plus que l'ordinaire contraire du Jour. La « Lumière », dans ces poèmes, semble exprimer notre vie terrestre ; la Nuit, la primordiale et céleste vie :

Un jour que je répandais des larmes amères, alors que tout mon espoir, dissous en la douleur, s'évanouissait, et que, solitaire, je me tenais près du tertre nu qui, dans son petit espace obscur, enferme la forme même de ma vie, seul, comme jamais ne fut nul abandonné, oppressé par une angoisse indicible, et sans force et n'étant plus qu'une pensée de misère, – comme je cherchais autour de moi quelque secours, ne pouvant plus faire un pas en avant ni revenir, – et que je restais là attaché, avec un désir infini, à cette vie fugitive et éteinte... alors voici que m'arriva du lointain bleu, des sommets de mon ancienne félicité, le frisson du soir : et, tout d'un coup, le cordon de la naissance se rompit, la chaîne qu'est la lumière du jour !... La splendeur terrestre s'en fut, – et avec elle ma tristesse : en même temps s'épandait, toute, ma mélancolie en un monde nouveau, insondable. Et toi, Ivresse Nocturne, assoupissement des cieux, tu descendais sur moi : la contrée, sans bruit, se soulevait, et au-dessus de la contrée mon esprit, libéré, né à une seconde vie, planait... Le tertre se dispersa en un nuage de poussière, et, à travers ce nuage, je vis les traits transfigurés de l' Aimée, Dans ses Yeux reposait l'Éternité. Je saisis ses mains, et les larmes me devinrent un lien, resplendissant, indéchirable celui-là ! Des milliers d'années s'enfonçaient dans les profondeurs, ainsi que des orages en fuite... A son cou, je pleurai, devant la vie nouvelle, de délicieuses larmes. – Et ce fut le premier et ce fut l'unique Rêve, et depuis lors seulement je ressens une foi éternelle, une foi immuable, ô Nuit, dans ton ciel et dans sa lumière : l' Aimée !

Quelle dose de satisfaction critique, quel éclaircissement sur la grande crise de l'histoire spirituelle de Novalis, qui semble comme figurée ici, nos lecteurs peuvent tirer de ce *Troisième Hymne à la Nuit*,

⁴ Nous empruntons ici, et plus loin, pour les fragments d'*Henri d'Ofterdingen*, l'excellente traduction de MM. Georges Polti et Paul Morisse, publiée au *Mercur de France*.

c'est ce que nous ne prétendons point dire. Cependant, ce serait leur donner une fausse idée du Poète, si nous le laissions ici, montré seulement sous ses aspects surtout mystiques, comme si sa Poésie était exclusivement une chose allégorique, résidant dans les Ténèbres et le Vide, loin de tous les sentiers des mortels ordinaires et de leurs pensées. Novalis peut écrire dans le style le plus simple aussi bien que dans ce style des plus insolites ; et là encore non sans originalité. La partie de beaucoup la plus considérable de son Premier Volume est occupée par un Roman, *Heinrich von Ofterdingen*, qui a tout l'air d'avoir été écrit au jour le jour ; c'est sur lui que nous avons le moins appelé l'attention, parce que nous ne le mettons nullement parmi ses plus remarquables compositions. Comme la plupart des autres œuvres, il est resté à l'état de Fragment ; bien plus, d'après le compte-rendu que Tieck⁵ donne de son plan ultérieur, et à la manière dont cette « Apothéose de la Poésie » devait, du solide monde prosaïque de la première Partie, passer, en la Seconde, dans un monde mystique, féerique et tout fantastique, les critiques ont douté s'il eût pu, à strictement parler, être complété. Nous choisissons dans cette œuvre deux passages, à titre de spécimens de la manière de Novalis dans le style plus simple de composition ; affirmant d'avance, ce que nous avons en ce cas unique le droit de faire, que ce qu'ils peuvent avoir d'excellent de façon ou d'autre sera universellement appréciable. Le premier est l'introduction au Récit tout entier, pour ainsi dire le thème de tout le reste ; la « Fleur Bleue » dont il y est parlé étant la Poésie, le réel objet, la passion et la vocation réelles du jeune Henri, qu'il doit, à travers des aventures, des efforts et des souffrances multiples, chercher et trouver. Son histoire commence ainsi :

Ses parents étaient déjà couchés, et ils dormaient ; la pendule battait, de son tic-tac monotone ; devant les fenêtres secouées, le vent mugissait ; et, par intervalles, la lumière de la lune venait éclairer la chambre.

Le jeune homme, agité sur sa couche, pensait à l'étranger et à ses récits :

– Non, ce ne sont pas les trésors qui ont éveillé en moi ce désir tellement inexprimable, se disait-il ; toute cupidité est bien loin de mon cœur ; mais la fleur bleue, je soupire après sa découverte ! Sans cesse elle est présente à mon esprit, et je ne peux plus réfléchir ni rêver à autre chose. Je n'ai jamais rien ressenti de pareil : c'est comme si j'avais, jusqu'ici, rêvé ou comme si j'étais passé, pendant mon sommeil, dans un monde nouveau ; car, dans le monde où j'ai vécu jusqu'aujourd'hui, qui donc se serait jamais soucié de fleurs ? Et surtout, d'une passion aussi singulière pour une fleur, jamais je n'avais entendu parler encore. D'où a bien pu venir cet étranger ? Aucun de nous n'avait vu d'homme pareil ; je ne puis m'expliquer pourquoi c'est sur moi seul que ses

⁵ Voir ce compte-rendu de Tieck, *in fine*, dans la traduction de MM. Georges Polti et Paul Morisse.

discours ont fait une telle impression : les autres ont, certes, entendu les mêmes choses, et pourtant aucun d'eux n'a éprouvé rien de semblable. Ah ! ne pas même pouvoir parler à personne d'un état si extraordinaire ! Souvent, ce que je ressens me cause un vrai délice ; et c'est seulement lorsque je n'ai pas la fleur tout à fait présente à la pensée qu'il se produit comme une anxieuse tension au plus profond, au plus intime de mon âme : quelque chose que nul ne pourrait comprendre, ni ne comprendra ! Je croirais que je suis fou si je ne voyais et ne pensais clairement, distinctement : tout m'apparaît, au contraire, plus familier depuis. Jadis, j'ai entendu maint récit de temps révolus où les bêtes, les arbres et les rochers auraient conversé avec les hommes. Cela me fait comme s'ils voulaient commencer à cette heure et comme si je pouvais, rien qu'à les voir, comprendre ce qu'ils veulent me dire. Il doit y avoir encore beaucoup d'autres paroles que je ne sais pas ; si j'en savais davantage, je pourrais bien mieux comprendre toute chose... Autrefois, j'aimais à danser ; maintenant, mes pensées vont de préférence vers la musique...

Le jeune homme se perdit peu à peu dans de douces fantaisies et s'endormit. Alors, un rêve lui vint de lointains interminables, de contrées sauvages, inconnues. Il allait sur la mer, avec une facilité inexplicable ; il vit d'étranges animaux, vécut avec des hommes de toutes sortes, tantôt en guerre ou dans de barbares tumultes, puis sous des cabanes paisibles. Il tomba en captivité, dans la plus profonde misère. Toutes les sensations s'élevèrent en lui à une intensité qu'il n'avait jamais soupçonnée. Il vécut d'une existence infiniment agitée, mourut et revint à la vie, aima de la passion la plus extrême pour se voir ensuite séparé éternellement de son amante. Enfin, vers le matin, lorsque, dehors, le crépuscule commençait à poindre, le calme se fit dans son âme ; plus précises et plus durables se succédèrent les images. Il lui semblait marcher seul dans une sombre forêt. A de rares intervalles, le jour parvenait à percer le vert réseau. Bientôt, il arriva devant un ravin qui montait entre les rochers. Il le lui fallut gravir, sur des pierres moussues qu'y avait entraînés un ancien torrent. A mesure qu'il montait, la forêt s'éclaircissait. Il parvint enfin à la hauteur d'une petite prairie, posée au versant de la montagne. Or, au fond de la prairie, s'élevait une énorme roche abrupte, au pied de laquelle il aperçut une ouverture qui semblait être l'entrée de quelque galerie : elle s'enfonçait dans le roc ; et il y chemina sans difficulté. Il ne tarda pas à découvrir une vaste caverne, vers où, de loin poudroyante, une vive clarté l'attirait. En effet, dès qu'il y entra, il reconnut qu'un rayon puissant, à l'instar d'une source jaillissante, s'élevait jusqu'au plafond et là se pulvérisait à la voûte, d'où il retombait, par milliers d'étincelles, dans un vaste bassin ; le jet brillait tel que l'or en fusion, et l'on n'entendait aucun bruit : un silence sacré enveloppait, seul, la magnificence de ce spectacle.

Il s'approcha de la vasque : elle ondoyait et frissonnait en une innombrable multitude de nuances ; toutes les parois de la grotte étaient couvertes du même liquide, non pas chaud, mais glacé ; et qui mettait à ces murailles un éclat bleuâtre et mat.

Alors il trempa la main dans cette vasque et en humecta ses lèvres : aussitôt, ce fut comme si un souffle spirituel l'avait pénétré tout entier, tant il se sentait fortifié et rafraîchi. Et il lui prit un désir insurmontable de se baigner : il se déshabilla et descendit dans le bassin. Il lui paraissait, maintenant, reposer parmi les nuages, dans la pourpre du soir ; un torrent de sensations célestes entraînait en lui : mille pensées dans son cœur s'efforçaient, profonde volupté, afin de se confondre ; de toutes parts surgissaient des images inconnues qui se

fondaient, également l'une dans l'autre, pour devenir des êtres visibles et l'entourer, de sorte que chaque onde du délicieux élément se collait à lui étroitement ainsi qu'une douce poitrine. Il semblait que dans ce flot se fût dissous un groupe de charmantes filles qui, pour un instant, redevenaient des corps au contact du jeune homme.

Enivré de ravissement et conscient néanmoins de chaque impression, il nagea, suivant le courant lumineux qui, au sortir du bassin, s'écoulait entre les rochers. Une sorte de léger sommeil s'était emparé de lui, où il rêva d'aventures indescriptibles, et hors duquel voici qu'une nouvelle clarté le réveilla : il se trouvait, à présent, étendu sur une molle pelouse au bord d'une source qui s'écoulait dans l'air, où elle semblait se dissiper. De sombres rochers bleuâtres, striés de veines multicolores, s'apercevaient à une certaine distance : la lumière du jour qui l'entourait était plus limpide et bienveillante que de coutume, et le ciel, d'un bleu noir, était absolument pur. Mais ce qui l'attira, d'une irrésistible puissance, ce fut, droite auprès de la source, une Fleur élancée et d'un bleu éthéré, de qui les larges et éclatants pétales le touchaient : autour d'elle se dressaient des milliers de fleurs, de toutes les nuances et dont les parfums très précieux embaumaient l'air. Mais il ne voyait que la Fleur bleue, et longtemps il la contempla avec un sentiment de tendresse sans nom.

Enfin il voulut s'approcher d'elle, quand tout à coup elle commença à se mouvoir et à changer d'aspect : les feuilles devinrent plus éclatantes encore et se collèrent à la tige, qui croissait ; la Fleur elle-même se pencha vers lui et ses pétales s'élargirent en une sorte de col bleu où apparut un délicat visage. -

Comme son doux étonnement grandissait avec cette métamorphose merveilleuse, soudain la voix de sa mère le réveilla, et il se retrouva dans la chambre familiale que dorait déjà le soleil du matin.

Notre prochain et dernier extrait est de même le récit d'un rêve. Le jeune Henri, avec sa mère, fait un long voyage pour voir son grand-père à Augsbourg ; il converse en chemin avec des marchands, des mineurs et des guerriers de la Croix-Rouge [*sic*] (car c'est au temps des Croisades) ; et peu après son arrivée il devient immensément amoureux de Mathilde, la fille du poète Klingsohr, dont la figure rappelait celle, d'une beauté sans pareille, qui lui était apparue autrefois dans sa vision de la Fleur Bleue. Mathilde, semblerait-il, doit lui être ravie par la mort (comme Sophie le fut à Novalis) ; en attendant, sans redouter un tel événement, Henri se livre de tout son cœur à ses nouvelles émotions :

Il se mit à la fenêtre. Le chœur des astres brillait dans le ciel sombre, et à l'orient une lueur blanche annonçait l'aube prochaine.

En plein ravissement, Henri s'écria :

– O vous, astres éternels, silencieux voyageurs, je vous invoque pour témoins de mon serment sacré ! C'est pour Mathilde que je veux vivre : et qu'une immortelle fidélité à son cœur attache le mien ! Aussi bien le matin d'un jour sans fin point pour moi. Dissipée est la nuit. A ce soleil levant je m'allume tel qu'un inextinguible holocauste !

Henri était exalté, et ce fut tard dans le matin qu'il s'endormit. Dans les flots d'un rêve fantastique ses pensées se mêlèrent. A travers une verte plaine

luisait la nappe profonde et bleue d'un fleuve. Sur la surface unie flottait un esquif où Mathilde, assise, ramait. Ceinte d'une couronne de fleurs, elle chantait un lai naïf, et son regard, chargé d'une douce mélancolie, le fixait : il se sentait la poitrine oppressée. Pourquoi ? il n'aurait su le dire. Le ciel était serein, l'onde était tranquille ; et dans son cours se reflétait le pur visage. Tout à coup la barque se prit à tourner sur elle-même. Il jeta un cri d'angoisse ! Elle sourit, et déposa sa rame dans le fond du canot, qui cependant tournait sans relâche. En proie à la plus horrible anxiété, il se jeta dans le courant. Mais il ne pouvait avancer, le flot le soulevait. Alors elle fit signe, et parut vouloir lui dire quelque chose ; déjà l'esquif visiblement faisait eau : et pourtant elle souriait avec une indicible douceur, considérant l'abîme avec sérénité. Soudain elle s'engloutit ! Et une ride légère parcourut la surface du fleuve, qui coulait à présent aussi tranquille, aussi lumineux que jamais. L'épouvantable émotion lui fit perdre connaissance. Son cœur s'était arrêté... Il ne revint à lui que lorsqu'il se sentit sur la terre ferme. Il avait dû être entraîné très loin. C'était autour de lui une contrée étrangère. Il ne savait plus ce qui lui était arrivé. Sa conscience était comme abolie. Vide de pensée, il s'avavançait à travers ce pays. Il se sentait atrocement las. D'une colline découlait une petite source : elle chantonait comme des cloches claires. De la main, il y puisa quelques gouttes, et il en mouilla ses lèvres arides. Tel qu'un songe abominable demeurait l'affreux événement derrière lui : il marchait... il marchait... ; fleurs et arbres lui parlèrent. Et voilà que son esprit se sentait bien et chez lui. Alors il entendit, de nouveau, le lai si naïf. Il s'élança dans la direction des sons. Tout à coup quelqu'un le retint, le saisissant à son vêtement.

– O cher Henri ! s'écriait une voix connue.

Il se retourna, et Mathilde l'enfermait dans ses bras !

– Pourquoi te sauver devant moi, mon cœur ? lui dit-elle, hors d'haleine.

C'est à peine si j'ai pu te rejoindre.

Henri pleurait. Il l'étreignit.

– Où est le fleuve ? dit-il en larmes.

– Ne vois-tu pas ses ondes bleues au-dessus de nous ?

Il leva le regard ; et le fleuve bleu doucement coulait au-dessus de leurs têtes.

– Où sommes-nous donc, Mathilde chérie ?

– Chez nos parents.

– Restons-nous ensemble ?

– Éternellement, ajouta-t-elle en unissant ses lèvres aux siennes et l'enlaçant d'une façon si étroite qu'elle ne pouvait plus se détacher de lui.

Elle lui prononça à la bouche un mot étrange et mystérieux, qui résonna à travers tout son être. Il allait le répéter, – quand, son grand-père l'appelant, il se réveilla.

Il eût donné sa vie pour se rappeler ce mot !

Cette image de la Mort, du Fleuve qui est le Ciel dans cette autre et éternelle contrée, nous semble une belle et touchante image ; il y a en elle quelque chose de cette sublimité simple, de ce pathétique doux et calme, qui sont des caractéristiques de Novalis, et certainement les plus nobles de ses dons spécialement poétiques.

[À suivre]

ÉLOGE HISTORIQUE
D'ABRAHAM-GOTTLOB
WERNER,

LU LE 16 MARS 1818.

Pallas, dans de pénibles voyages jusqu'aux extrémités de l'Asie, avait remarqué que leur superposition se laissait ramener à des lois fondamentales.

De Saussure, Deluc, en traversant dans plusieurs directions les chaînes les plus élevées de l'Europe, avaient confirmé ces premiers aperçus.

M. Werner, sans quitter sa petite province, a porté jusqu'à son dernier terme la connaissance de ces lois, et il a su lire dans ces lois l'histoire de toutes les révolutions dont elles sont l'ouvrage.

Suivant chaque lit dans sa continuité, sans se laisser égarer par les coupures qui l'entament, par les crêtes et les autres sommités qui s'élèvent au-dessus, il a déterminé en quelque sorte leur âge, et l'âge de toutes les substances accessoires qui se mêlent à leurs substances principales.

Les différens⁶ liquides dont le globe a été environné, leur changement de nature, les mouvemens violens dont chaque variation a été accompagnée, tout s'est trouvé écrit, pour lui, dans les monumens qu'ils ont laissés.

Une mer universelle et tranquille dépose en grandes masses les roches primitives, roches nettement cristallisées, où domine d'abord la silice. Le granit fait la base de tout ; au granit succède le gneiss, qui n'est qu'un granit commençant à se feuilleter ; petit à petit l'argile prend le dessus ; les schistes de différentes sortes naissent : mais, à mesure que la pureté des précipitations s'altère, la netteté du grain cristallin diminue ; des serpentines, des porphyres, des trapps succèdent, où ce grain se marque encore moins, quoique la nature siliceuse y reprenne de la pureté. Des agitations intestines du liquide détruisent une partie de ces premiers dépôts : de nouvelles roches se forment de leurs débris réunis par des cimens. C'est parmi ces tempêtes que naît la vie. Le charbon, premier de ces produits,

⁶ [L'orthographe ancienne du document est conservée].

commence à se montrer. Le calcaire, qui déjà s'était associé aux roches primitives, devient de plus en plus abondant ; de riches amas de sel marin, que l'homme exploitera un jour, remplissent de grandes cavités. Les eaux, de nouveau tranquillisées, mais dont le contenu a changé, déposent des couches moins épaisses et plus variées, où les débris des corps vivans s'accumulent successivement dans un ordre non moins fixe que celui des roches qui les contiennent. Enfin, la dernière retraite des eaux répand sur le continent d'immenses alluvions de matières meubles, premiers sièges de la végétation, de la culture et de la sociabilité.

Les métaux ont eu, comme les pierres, leurs époques et leurs successions ; les dernières roches primitives, les premières roches secondaires en ont reçu avec abondance. Ils redeviennent rares dans les terrains plus nouveaux. D'ordinaire ils sont épars dans des gîtes particuliers, dans ces filons qui paraissent des fentes produites dans les grandes roches, et remplies après coup : mais entre eux ils ne sont pas non plus d'un âge égal. On reconnaît les derniers venus, parce que leurs filons coupent ceux des anciens, et n'en sont pas coupés. L'étain est le plus ancien de tous ; l'argent, le cuivre sont les plus modernes : l'or, le fer, ces deux maîtres du monde, semblent avoir été déposés dans les entrailles du globe à toutes les époques de sa formation ; mais le fer paraît à chaque époque sous des formes différentes, et l'on peut assigner l'âge de ses diverses mines.

La nécessité d'abrégéer m'oblige à réunir ainsi dans un seul tableau les résultats que l'on conçoit bien n'avoir pu être obtenus que par des milliers d'observations : mais M. Werner fit toutes ces observations avec tant de soin, il les combina si scrupuleusement, que toutes celles que d'autres ont faites depuis ont confirmé les siennes ; et si l'on excepte ses opinions sur les terrains volcaniques, dont j'aurai une autre occasion de parler dans cette séance, tout le reste de ses idées n'a éprouvé que des contradictions passagères.

Tel est donc l'ensemble de la géognosie, ou de la position des minéraux au-dessus les uns des autres, et dans le sens vertical.

Mais il existe dans leur position horizontale, les uns à côté des autres, des différences dont il n'est pas moins important de tenir compte : elles forment un quatrième point de vue, que M. Werner comprit sous le nom de minéralogie géographique.

En effet, les roches les plus nouvelles, celles qui recouvrent les autres, s'élèvent beaucoup moins ; les plus anciennes les percent pour former les hautes montagnes.

On en conclut que le liquide baissait à mesure que les solides se multipliaient. Il se divisait en bassins, dont les productions devenaient diverses. La surface des différens pays diffère donc, et d'autant plus qu'on s'arrête davantage à leur superficie.

Or, chaque minéral peut recevoir quelque emploi ; et, de sa plus ou moins grande abondance dans chaque lieu, du plus ou du moins de facilité qu'on trouve à se le procurer, dépendent souvent la prospérité de chaque peuple, ses progrès dans la civilisation, tous les détails de ses habitudes.

La Lombardie n'élève que des maisons de brique, à côté de la Ligurie qui se couvre de palais de marbre. Les carrières de Travertin ont fait de Rome la plus belle ville du monde ancien ; celles de calcaire grossier et de gypse font de Paris l'une des plus agréables du monde moderne. Mais Michel-Ange et le Bramante n'auraient pu bâtir à Paris dans le même style qu'à Rome, parce qu'ils n'auraient pas trouvé la même pierre ; et cette influence du sol local s'étend à des choses bien autrement élevées.

A l'abri des petites chaînes calcaires inégales, ramifiées, abondantes en sources, qui coupent l'Italie et la Grèce ; dans ces charmans vallons, riches de tous les produits de la nature vivante, germèrent la philosophie et les arts : c'est là que l'espèce humaine a vu naître les génies dont elle s'honore le plus, tandis que les vastes plaines sablonneuses de la Tartarie et de l'Afrique retinrent toujours leurs habitans à l'état de pasteurs errans et farouches ; et même dans les pays où les lois, le langage sont les mêmes, un voyageur exercé devine par les habitudes du peuple, par les apparences de ses demeures, de ses vêtemens, la constitution du sol de chaque canton, comme, d'après cette constitution, le minéralogiste philosophe devine les mœurs et le degré d'aisance et d'instruction. Nos départemens granitiques produisent, sur tous les usages de la vie des hommes, d'autres effets que les calcaires : on ne se logera, on ne se nourrira, le peuple, on peut le dire, ne pensera jamais en Limousin ou en Basse-Bretagne, comme en Champagne ou en Normandie. Il n'est pas jusqu'aux résultats de la conscription qui n'aient été différens, et différens d'une manière fixe sur les différens sols.

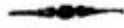
La minéralogie géographique prend donc une grande importance quand on la lie ainsi avec ce que M. Werner appelait la minéralogie économique, ou l'histoire de l'emploi des minéraux pour les besoins de l'homme.

L'esprit étendu de ce grand professeur saisissait également tous ces rapports ; et c'était avec un plaisir toujours nouveau que ses auditeurs l'entendaient exposer ce que le cadre de ses leçons publiques pouvait en embrasser. Mais, dans ses entretiens particuliers, il en suivait l'application beaucoup plus loin. L'histoire des hommes, celle de leurs langues, se rattachaient pour lui à celle des minéraux ; et il n'avait pas cru s'écarter de son sujet principal en se livrant à toutes ces autres études. Il conduisait les peuples dans leurs migrations, selon les pentes et les directions des terrains ; il

liait ainsi à la structure du globe leurs marches et leurs stations. Il rapprochait les langues en familles ; il faisait remonter chaque famille à une souche commune, toujours originaire du centre le plus élevé d'une irradiation de montagne : de là chaque dialecte descendait, se subdivisait, suivant la direction des vallées, devenant doux ou rude, selon qu'il s'arrêtait sur quelque sol uni ou montagneux, s'éloignant avec le temps des dialectes voisins, et d'autant plus que les obstacles naturels aux communications devenaient plus insurmontables.

Il n'est pas jusqu'à l'art militaire dont il prétendait tracer les lois d'après celles de la géologie ; et, si on l'avait cru, tous les généraux auraient commencé par faire quelque étude à Freyberg. En un mot, il rapportait tout à l'objet de sa passion, et comme autrefois Tournefort, ce grand botaniste, voulait que les pierres mêmes végétassent, M. Werner aurait voulu que les pierres parlassent : il leur aurait demandé avec confiance toute l'histoire du monde.

[À suivre]



LES

ÉCRIVAINS MODERNES

DE L'ALLEMAGNE

PAR

H. BLAZE DE BURY

Celui-là règne sur la terre,
Qui mesure sa profondeur,
Qui dans son gouffre solitaire
Oublie amour, joie et douleur ;
Qui connaît l'âpre architecture

De ses membres faits de granit,
Qui, sans relâche, s'aventure
Dans son atelier infini.

Il lui consacre sa pensée,
Il lui donne la foi du cœur ;
Comme au sein de sa fiancée,
Il puise en elle son ardeur.

D'une amour profonde et nouvelle [sic]
Chaque matin il la poursuit,
Ne s'épargne ni soin ni zèle,
Et ne prend sommeil ni répit.

Elle est là, vivante et profonde,
Prête à lui révéler le sens
Des révolutions du monde
Et de ses mystères puissants.

Il baigne ses tempes sereines
Dans l'air du temps évanoui ;
Au sein des grottes souterraines
Une étoile brille pour lui.

L'eau fécondante et salutaire
Suit sa trace au plus haut des monts,
Et les châteaux forts de la terre
Lui livrent leurs trésors profonds.

Au palais de son roi, qui l'aime,
Il mène l'or comme un torrent ;
Il couronne le diadème
De l'étoile du diamant.

Et lorsqu'il tend sa main pesante
Des trésors de la vanité,
De peu de bien il se contente,
Car il chérit sa pauvreté.

Qu'on cherche l'or et qu'on le gagne
Au prix de cent crimes divers,
Il reste, lui, dans sa montagne,
Maître joyeux de l'univers.

Et pour ceux qui aiment l'allégorie, nous citerons encore cette pièce, de même origine que la précédente :

Je connais une citadelle ;
Un roi muet y tient sa cour
Dans une pompe solennelle
Et jamais ne monte à la tour.
Une garde invisible épie
Autour de ses riches salons,
Et la cascade tombe en pluie,
Du haut des étranges plafonds.

Ce qu'au sein de chaque planète
L'œil bleu de la cascade a vu,
Son murmure le lui répète
Sans être jamais suspendu.
Dans l'onde vive et salulaire
Il baigne ses membres sacrés,
Et dans le sang clair de sa mère
Ses rayons brillent épurés.

Jadis une vague marine
A déposé là ce castel ;
Il tient ferme sur sa racine,
Pour empêcher sa fuite au ciel,
Dans la cité profonde et noire
Un pacte unit tous les sujets ;
Comme un étendard de victoire,
Le nuage flotte aux sommets.

Une immense foule se pousse
Vers le seuil du donjon fermé,
Chacun d'une voix tendre et douce
Appelle le roi bien-aimé.
Tous par lui se sentent revivre,
Il les captive et les confond,
Et, dans l'ardeur qui les enivre,
Ils ne savent plus ce qu'ils font.

Quelques-uns, pourtant, dans le nombre,
 Craignent ses dons comme un fléau,
 Et travaillent au sein de l'ombre
 A miner l'antique château.
 Le travail lève le mystère

Et rompt seul son banc redouté,
La roche se creuse et s'éclaire
Du soleil de la liberté.

Il n'est abîme ni muraille
Que l'homme ne puisse forcer ;
Qui des bras et du cœur travaille
Poursuit le roi sans y penser ;
Il l'arrache enfin à son trône,
Il ameute Esprits contre Esprits,
Il apprend au flot qui bouillonne
A jaillir vers les cieus conquis.⁷

⁷ Dans la version de 1846 d'*Écrivains et poètes de l'Allemagne*, les deux *lieder* sont suivis du commentaire suivant : « Ces lieds sont de Novalis, et nous les citons de préférence, attendu qu'ils traduisent la pensée et le sentiment qui animent à ce sujet les XV^e et XVI^e siècles, et témoignent de ce penchant rétrospectif qui porte le lyrisme moderne, en Allemagne, à remonter les courants pour aller se retremper à la véritable source. Goethe donne ici l'impulsion, le mouvement, le rythme [*sic*], pareil au chef d'orchestre soulevant d'un signe de sa main toutes les masses instrumentales ; et les autres génies moins doués sans doute, moins puissants, moins universels, mais plus spéciaux à coup sûr, plus sympathiques, se contentent de prendre un motif à leur choix, qu'ils s'en vont retourner au soleil. Nous verrons le fantastique Bürger et le bourgeois Wilhelm Müller s'adjuger la partie du cor de chasse dans la symphonie ; en attendant, voici Novalis qui s'empare de l'homme des mines, dont il arrange et compose le poème, toujours à l'aide de la tradition, où chacun puise selon ses goûts et sa mesure. Le personnage du mineur, type austère, religieux, profond, convenait admirablement à Novalis. Cette âme généreuse où l'idée de Dieu fermente et bout, cette âme ivre de naturalisme, devait s'éprendre d'une prédilection singulière pour la poésie des mines. Comment ce monde merveilleux et bizarre, avec ses cavernes d'or et de pierreries, ses labyrinthes inexplicables, ses gaz mystérieux, ses stalactites et ses superstitions n'aurait-il point tenté une imagination si passionnée de mysticisme, et qui se plaît à combiner ensemble la poésie et la philosophie de la nature ? Du reste, tel est le mouvement, unanime, spontané, dont nous parlons, que toutes les idées du XV^e siècle renaissent dans leur forme et comme d'elles-mêmes. On dirait une riche prairie qu'une mare (la mare du temps) a réduite deux siècles en jachère, et qui retrouve, un beau matin, sous quelque vif rayon du soleil, toute sa splendide végétation. L'identité éclate à un tel point, qu'on ne saurait la révoquer en doute. Le procédé même que nous employons de mettre vis-à-vis l'une de l'autre l'idée en germe et l'idée complémentaire venue à deux siècles de distance, cette manière de poésie comparée, suffirait pour constater le fait impérieusement. Si le lecteur l'a remarqué, nous avons presque toujours cité le XVI^e siècle pas le XVIII^e. Il y a des âges qui sont pour d'autres âges écoulés ce que le miroir des lacs est pour le firmament : toutes les étoiles s'y reflètent, et notre dilettantisme sceptique s'en va contempler doucement et sans fatigue les gloires tumultueuses du passé dans les calmes transparences du présent. »

Le personnage du mineur, type austère, religieux, profond, convenait à Novalis. Cette âme où l'idée de Dieu fermente et bout, ivre de naturalisme, devait s'éprendre de prédilection pour la poésie des mines. Comment ce monde merveilleux et bizarre, avec ses cavernes d'or et de pierreries, ses labyrinthes inexplorés, ses gaz mystérieux, ses stalactites et ses superstitions, n'aurait-il point tenté une imagination si passionnée de mysticisme, et qui se plaît incessamment à combiner ensemble la poésie et la philosophie de la nature ?

« Il y a dans les métaux et les pierres précieuses, comme dans les plantes, une multitude de forces diverses et d'éléments qui ne nous deviennent sensibles que lorsque nous sortons de l'espèce d'isolement où la vie ordinaire nous tient : ce qui arrive non seulement dans l'état magnétique, mais encore dans l'état ordinaire chez certaines organisations nerveuses. »

Tout Novalis est dans cette phrase. Autre part il écrit :

« Des dispositions, des sensations indéfinies, voilà ce qui nous rend heureux, le sentiment, le défini, n'est rien. »

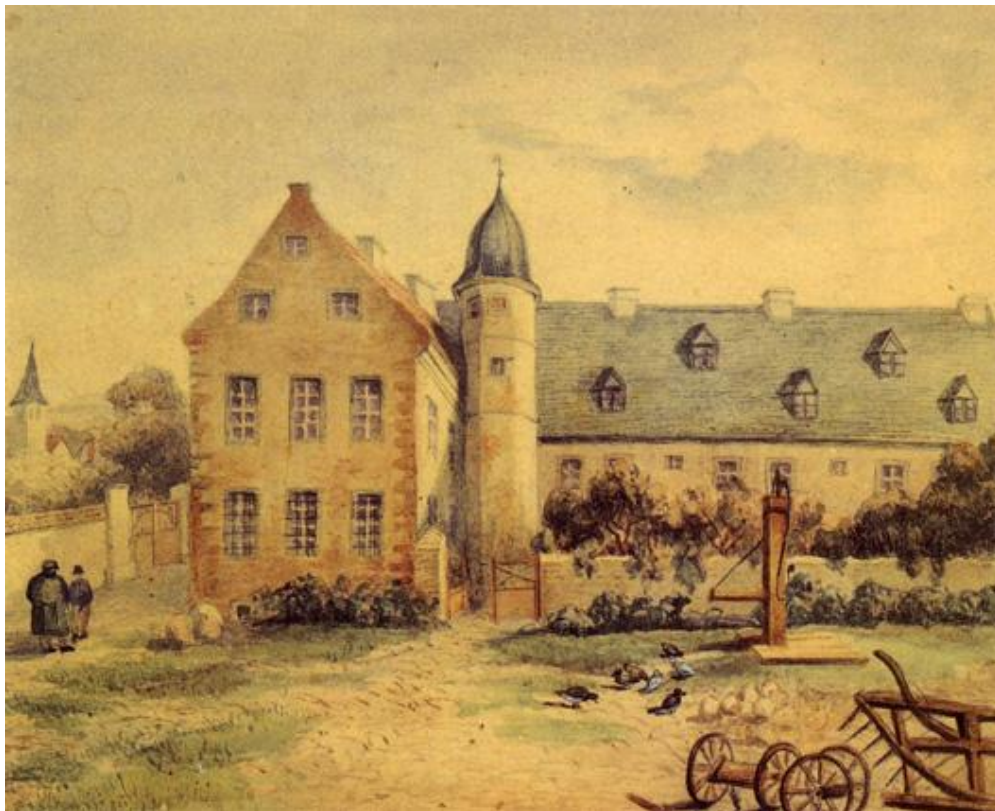
De cette pensée exprimée et développée dans un de ses plus merveilleux fragments⁸ découle la poétique de Novalis. On comprend ce que sera son romantisme ; ce qu'il cherche et ce qu'il produit : une sorte d'action indirecte, presque absolument musicale. A une âme éprise d'un idéal impossible, toute plasticité répugne. La subjectivité du poète seule compte ; une forme essaye-t-elle de s'en détacher, vite on la ramène à soi, on la retire, brebis égarée, de la circulation, pour la faire rentrer au bercail. Car il n'y a de mystère que dans l'indéfini, l'indéfini seul laisse à la fantaisie son libre espace. La fantaisie, principe et fin de toute poésie est fille de l'indéfini. Qui s'évertue à compléter, par là même se restreint, perd en infini ce qu'il gagne en précision caractéristique. La forme primitive sort de l'arabesque, *ut pictura poesis* ! C'est maintenant à la poésie de s'enrouler à son tour à la manière de cette ligne qui jaillit, s'entortille, s'enguirlande, s'épanouit, se recourbe et se perd en variations, en inflexions, en modulations musicales. De là cet élan des romantiques vers la musique, l'instrumentale surtout le plus romantique des arts : voyez Hoffmann.

« L'amour ne pense qu'en mélodies, la poésie est trop loin pour lui, l'harmonie des sons peut seule exprimer ce qu'il désire, embellir ce qu'il veut. »

⁸ Novalis, 2e partie, page 132, de l'édition publiée par Tieck et Frédéric Schlegel.

Ainsi plus de contour, de forme proprement dite, la pénombre, le crépuscule si favorables aux rêveries, aux sensations, la mesure étant hors la loi, il ne faut compter sur rien d'achevé, de parfait, de composé. A une poésie d'infini, de mystérieux, d'insondable, ce qui répond, c'est le nuageux ; le flottant ; l'étude sévère du motif, la déduction formelle nuiraient nécessairement au caprice génial, comprimeraient l'essor. On veut en même temps et dans la même œuvre obtenir tous les effets de la poésie ; être épique, être mystique et lyrique à la fois, mêler le roman au conte bleu, comme dans ce *Henri d'Ofterdingen*, le plus curieux ouvrage de Novalis, un livre à part sans aucun doute, un pot-pourri de génie, sinon une œuvre.

Georg von Hardeberg.



*Le château natal de Novalis à Oberniederstedt.
Aujourd'hui Musée Novalis.*

NOVALIS 2008

Réception de Novalis en France

Volume 1 : Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1900. **Volume 2 :** Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831. **Volume 3 :** Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895. **Volume 4 :** Eugène Lerminier, *Extrait d'au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835. **Volume 5 :** « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857. **Volume 6 :** [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831. **Volume 7 :** Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849. **Volume 8 :** Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886. **Volume 9 :** [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832. **Volume 10 :** Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833. **Volume 11 :** Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847. **Volume 12 :** Anonyme, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831. **Volume 13 :** Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908. **Volume 14 :** Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903. **Volume 15 :** Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904. **Volume 16 :** Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836. **Volume 17 :** Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841. **Volume 18 :** Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828. **Volume 19 :** Téodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911. **Volume 20 :** Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844. **Volume 21 :** Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894. **Volume 22 :** Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893. **Volume 23 :** Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911. **Volume 24 :** Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907. **Volume 25 :** Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868. **Volume 26 :** Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905. **Volume 27 :** Henri Lichtenberger, « la religion de Novalis », *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, 1911.

SOMMAIRE

Documents littéraires et témoignages

- Thomas Carlyle, « Novalis », extrait de *Nouveaux essais choisis de critique et de moral* (suite), *Mercure de France*, 1909.
- « Éloge historique d'Abraham-Gottlob Werner » (suite), lu le 16 mars 1818, à l'Institut royal de France, par Cuvier.
- Henri Blaze de Bury, « Novalis », in *Les Écrivains modernes de l'Allemagne* (suite et fin), Paris, 1868.

NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-12.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés

2006-2016